

# 1

Une étrange peur s'empara de Berlin, aux premiers jours de 1943.

L'année précédente, quand j'avais levé les yeux vers le ciel, lorsque retentissaient les sirènes annonçant un raid aérien, je n'avais rien vu de hauts nuages qui flottaient en traînées blanches au-dessus de moi. Les bombes des Alliés ne causaient que peu de dégâts et nous autres, Allemands, nous pensions en sécurité. À la fin du mois de janvier 1943, mon père devina que nous entamions le prélude d'une pluie de destruction ardente.

— Magda, tu devrais quitter Berlin, décréta-t-il au début des bombardements. C'est trop dangereux ici. Va chez l'oncle Willy à Berchtesgaden. Tu seras en sécurité là-bas.

Ma mère était d'accord. Je ne voulais pas suivre leur plan, car je n'avais rencontré ma tante et mon oncle qu'une seule fois, alors que j'étais toute petite. Le sud de l'Allemagne me semblait se trouver à des milliers de kilomètres. J'aimais Berlin et je voulais rester dans le petit immeuble où nous vivions, dans Horst-Wessel-Stadt. Nos vies, et tout ce que j'avais connu, tenaient sur un seul étage. Je voulais être normale. Après tout,

la guerre se passait bien. C'était ce que le Reich nous disait.

Tout le monde à Horst-Wessel-Stadt croyait que le quartier serait bombardé. De nombreuses industries se trouvaient là, dont l'usine de freins où travaillait mon père. Un premier bombardement allié eut lieu le 30 janvier à 11 heures du matin, pendant que Hermann Göring, le Reichsmarschall, prononçait un discours à la radio. Le second eut lieu plus tard dans la journée, au moment où le ministre de la Propagande, Joseph Goebbels, parlait. Les Alliés avaient bien planifié leurs attaques : les deux discours furent interrompus par les raids.

Mon père était au travail pendant le premier, mais à la maison au moment du second. Nous avions déjà décidé que nous nous rassemblerions dans la cave pendant les raids aériens, avec Frau Horst, qui vivait au dernier étage de notre immeuble. Nous ne nous doutions pas, à cette époque, de la capacité de destruction des bombardiers alliés, de la terrible dévastation qui pouvait tomber du ciel sous la forme des nuages noirs et sifflants des bombes. Hitler avait déclaré que le peuple allemand serait protégé de semblables terreurs et nous l'avions cru. Même les garçons que je connaissais et qui combattaient dans la Wehrmacht gardaient cette pensée dans leur cœur. Nous étions propulsés par le sentiment d'accomplir une destinée.

— On devrait descendre à la cave maintenant, lançai-je à ma mère quand la deuxième attaque débuta.

Je criai les mêmes mots à Frau Horst en haut de la cage d'escalier, non sans ajouter :

— Vite ! Dépêchez-vous !

La vieille femme sortit la tête de son appartement.

— Aidez-moi. Je ne peux pas faire vite. Je ne suis plus aussi jeune qu'avant.

Je me précipitai dans l'escalier pour la trouver, armée d'un paquet de cigarettes et d'une bouteille de cognac. Je l'en délestai et nous parvînmes à la cave avant que les bombes ne commencent à tomber. Nous avions l'habitude de nous retrouver dans le noir. Aucun bombardier allié ne pouvait voir la lumière provenant de notre sous-sol sans fenêtre. La première explosion nous parut lointaine et je n'étais pas inquiète.

Frau Horst alluma une cigarette et offrit un cognac à mon père. Apparemment, les cigarettes et l'alcool étaient les deux biens qu'elle emporterait dans sa tombe. Des grains de poussière tombèrent autour de nous. La vieille dame désigna les poutres en bois au-dessus de nos têtes et déclara :

— Qu'ils aillent au diable !

Mon père hocha la tête sans enthousiasme. L'ancien fourneau à charbon crachotait dans un coin, mais il n'était pas en mesure de chasser les courants d'air glacés qui se frayaient un chemin à travers la pièce. Nos souffles gelés brillaient sous l'éclat de l'ampoule dénudée.

Un souffle plus proche retentit à nos oreilles et l'électricité fut coupée. Il y eut un éclat de lumière orangée au-dessus de nos têtes, si proche que nous apercevions sa traînée ardente à travers les fissures qui entouraient la porte du sous-sol. Un nuage de poussière tourbillonna dans l'escalier. Du verre se brisa quelque part dans l'immeuble. Mon père nous attrapa par les épaules, ma mère et moi, nous fit passer devant lui et protégea nos têtes en s'arc-boutant au-dessus de nous.

— C'était tout près, marmonnai-je, en tremblant contre le torse de mon père.

Frau Horst sanglotait dans un coin.

Le bombardement se termina presque aussi vite qu'il avait commencé et nous grimpâmes l'escalier obscur qui nous ramenait à notre appartement. Frau Horst nous souhaita une bonne soirée et nous quitta. Ma mère ouvrit notre porte et se mit en quête d'une bougie à la cuisine. Par la fenêtre, nous vîmes un panache de fumée noire s'échapper d'un immeuble situé à quelques pâtés de maisons. Ma mère trouva une allumette et la frotta.

Elle poussa un cri. Le vaisselier s'était ouvert, projetant sur le sol plusieurs pièces de porcelaine fine que lui avait offertes sa grand-mère. Elle se pencha pour réunir les morceaux en une petite pile, essayant de les assembler comme elle l'aurait fait avec les pièces d'un puzzle.

Un vase en verre taillé, qui avait beaucoup de valeur aux yeux de ma mère, s'était également brisé en plusieurs morceaux. Elle faisait pousser des géraniums et des iris violets dans le petit jardin derrière notre immeuble. Elle coupait les iris lorsqu'ils fleurissaient et les plaçait dans ce vase, sur la table de la salle à manger. Leur parfum capiteux se diffusait dans toutes nos pièces. Mon père disait que ces fleurs le rendaient heureux parce qu'il avait demandé ma mère en mariage à l'époque de l'année où fleurissaient les iris.

— Nos vies sont devenues fragiles, constata-t-il en portant un regard triste sur les dégâts.

Au bout de quelques minutes, ma mère, qui avait abandonné l'espoir de reconstruire les tasses de porcelaine et le vase, les jeta à la poubelle.

Nouant ses cheveux noirs en chignon, elle alla chercher un balai dans la cuisine.

— Nous devons faire des sacrifices, cria-t-elle.

— C'est absurde, répliqua mon père. Nous avons de la chance d'avoir une fille et non un fils, sinon, nous aurions sans doute à prévoir ses funérailles sous peu, j'en ai bien peur.

Ma mère apparut à la porte de la cuisine, le balai à la main.

— Tu ne devrais pas dire des choses pareilles. Cela fait mauvaise impression.

— À qui ? s'étonna mon père en secouant la tête.

— À Frau Horst. À nos voisins. À tes collègues de travail. Qui sait ? Nous devons faire attention à ce que nous disons. De telles déclarations, même de simples rumeurs, pourraient se retourner contre nous.

La lumière revint et mon père soupira.

— C'est le problème. Nous faisons attention à tout ce que nous disons et maintenant, en plus, nous devons faire face aux bombes. Il faut que Magda parte, qu'elle aille chez l'oncle Willy à Berchtesgaden. Peut-être même qu'elle pourra trouver du travail.

Au cours de mes vingt-cinq années d'existence, j'avais papillonné d'un emploi à l'autre, trouvant du travail dans une usine de vêtements, effectuant du classement pour un banquier, m'occupant de réapprovisionnement en tant que vendeuse, mais je me sentais perdue dans le monde du travail. Rien de ce que je faisais ne me semblait correct ou suffisant. Le Reich voulait que les filles allemandes soient des mères ; cependant, il voulait aussi qu'elles soient des travailleuses. Je suppose que c'était ce que je voulais aussi. Si vous aviez un

travail, il fallait demander une permission pour le quitter. Comme je n'avais pas de travail, il était difficile de passer outre les souhaits de mon père. En ce qui concernait le mariage, j'avais eu quelques petits amis depuis mes dix-neuf ans, mais rien de sérieux. La guerre avait emporté beaucoup de jeunes hommes. Ceux qui étaient restés n'avaient pas réussi à conquérir mon cœur. J'étais vierge, mais je ne regrettais rien.

Dans les premières années de la guerre, Berlin avait été épargné. Quand les attaques commencèrent, la ville avançait comme une somnambule, vivante mais inconsciente de ses mouvements. Les gens déambulaient, vides de sentiments. Des bébés naissaient, leurs parents les regardaient dans les yeux et leur disaient combien ils étaient beaux. Toucher une mèche de cheveux soyeuse ou pincer une joue ne garantissaient pas un avenir. Les jeunes hommes étaient envoyés sur les fronts, à l'Est et à l'Ouest. Dans les rues, on parlait de la lente descente aux enfers de l'Allemagne, avant de conclure immanquablement par : « Ça finira par aller mieux. » Les conversations sur la nourriture et les cigarettes étaient monnaie courante, mais pâlissaient face aux émissions qui claironnaient les nouvelles victoires remportées grâce aux luttes incessantes de la Wehrmacht.

Mes parents étaient les derniers d'une lignée de Ritter à vivre dans notre immeuble. Mes grands-parents avaient vécu ici jusqu'à ce qu'ils meurent chacun dans le lit où je dormais. Ma chambre, la première pièce du couloir qui longeait la façade de l'immeuble, était mon domaine à moi, un endroit où je pouvais respirer. Aucun fantôme ne m'effrayait ici. Elle ne contenait pas grand-

chose : le lit, une petite commode en chêne, une bibliothèque branlante et quelques objets que j'avais amassés au fil des ans, dont le singe en peluche que mon père avait remporté à un carnaval à Munich, lorsque j'étais enfant. Quand les bombardements commencèrent, je me mis à regarder ma chambre d'un autre œil. Mon sanctuaire prit un caractère sacré, extraordinaire, et chaque jour, je me demandais si sa tranquillité serait brisée comme un temple bombardé.

Le grand raid aérien suivant eut lieu le jour de l'anniversaire d'Hitler, le 20 avril 1943. Les banderoles, drapeaux et étendards nazis qui décoraient Berlin s'agitaient sous la brise. Les bombes causèrent quelques dégâts, mais la plus grande partie de la ville demeura intacte. Cette attaque fit également ressurgir toutes les peurs dont j'avais souffert durant mon enfance. Je n'avais jamais aimé les orages, surtout les éclairs et le tonnerre. L'intensité croissante des bombardements mettait mes nerfs à vif. Mon père insistait pour que je parte et, pour la première fois, je sentis qu'il avait peut-être raison. Cette nuit-là, il me regarda faire mon sac.

Je rassemblai quelques objets importants pour moi : un petit portrait de famille photographié en 1925, à une époque plus heureuse, et quelques carnets pour consigner mes pensées. Mon père me tendit mon singe en peluche, le seul souvenir que j'avais conservé de mes années d'enfance.

Le lendemain matin, ma mère versa des larmes en me regardant descendre l'escalier avec ma valise. Une pluie printanière éclaboussait la rue et l'odeur terreuse des arbres en bourgeons embaumait l'air.

— Prends soin de toi, Magda, dit ma mère en m'embrassant sur la joue. Garde la tête haute. La guerre sera bientôt terminée.

Je lui rendis son baiser et goûtai le sel de ses larmes. Mon père était au travail. Nous nous étions fait nos adieux la veille au soir. Ma mère m'agrippa les mains une dernière fois, comme si elle refusait de me laisser partir, puis les laissa retomber. J'empoignai mon sac et pris une voiture pour aller à la gare. Le trajet serait long jusqu'à ma nouvelle maison.

Heureuse d'avoir échappé à la pluie, je pénétrai dans la gare par l'entrée principale. Mes talons claquaient sur les pavés du trottoir. Je repérai la voie qui me conduirait jusqu'à Munich et Berchtesgaden et me plaçai dans la file d'attente sous la treille métallique du plafond voûté de la gare. Un jeune SS en uniforme gris vérifiait les papiers d'identité de chacun au moment de la montée à bord du train. J'étais une Allemande protestante, ni catholique ni juive, et assez jeune pour être bêtement convaincue de mon invincibilité. Plusieurs policiers des chemins de fer en uniforme vert se tenaient à côté de l'agent de sécurité qui gérait la file d'attente.

Le SS avait un beau visage racé, éclairé d'une paire d'yeux bleu acier. Ses cheveux bruns ondulaient en vagues sous sa casquette. Il examinait chaque voyageur comme s'il s'agissait d'un criminel potentiel, mais son comportement froid dissimulait ses intentions. Même s'il me mettait mal à l'aise, je ne doutais pas un instant d'être finalement autorisée à monter à bord. Il m'examina attentivement, scruta ma carte d'identité, prêtant une attention particulière à ma photographie avant de me la rendre. Après quoi, il m'adressa un léger sourire,

sans aucune coquetterie, mais plein de timidité, comme s'il avait achevé un travail bien fait, et il fit signe au passager derrière moi de s'avancer. Mes papiers d'identité avaient passé son inspection avec succès. Peut-être avait-il apprécié ma photo. Je trouvais qu'elle me flattait. J'avais des cheveux brun foncé qui me tombaient aux épaules. Mon visage trop étroit, que mangeaient mes grands yeux noirs, me donnait un air d'Européenne de l'Est, ce qui me faisait ressembler à un portrait de Modigliani. Certains hommes m'avaient dit que j'avais une beauté exotique pour une Allemande.

Le wagon, qui ne contenait pas de compartiments, seulement des sièges, était à moitié plein. Dans quelques mois, le train serait rempli de citadins désireux de partir pour une excursion estivale dans les Alpes. Les Allemands voulaient profiter de leur pays, même au milieu de la guerre. Un jeune couple, l'air très amoureux, était assis quelques rangées devant moi, au milieu du wagon, tête contre tête. Il lui chuchotait quelques mots à l'oreille, ajustait son Fedora puis tirait une bouffée sur sa cigarette. Des volutes de fumée bleutée flottaient au-dessus d'eux. La femme lui prenait de temps en temps la cigarette des mains afin d'en tirer une bouffée, elle aussi. Bientôt, de minces lignes de fumée grise s'étirèrent à travers le wagon.

Nous sortîmes de la gare dans la semi-obscurité de la pluie. Le train prit de la vitesse en s'éloignant de la ville et en passant devant les usines et les fermes au sud de Berlin. Je m'adossai à mon siège et sortis de ma valise un recueil de poèmes de Friedrich Rückert. Mon père me l'avait offert, il y avait plusieurs années, en pensant que j'apprécierais les écrits de cet auteur romantique.

Je n'avais jamais pris le temps de les étudier. Le cadeau avait plus d'importance pour moi que les vers qu'il contenait.

Je fixais distraitemment les pages d'un regard vide, l'esprit uniquement occupé par l'ancienne vie que je quittais et la nouvelle qui m'attendait. J'étais perturbée par le fait de m'éloigner autant de chez moi, mais Hitler et la guerre ne me laissaient pas d'autre choix.

Je tombai sur la dédicace de mon père quand il m'avait offert le livre. Il l'avait rédigée de la façon suivante : « Avec tout l'amour de ton père, Hermann. » Quand nous nous étions séparés, la veille au soir, il semblait plus vieux et plus triste que ses quarante-cinq ans n'auraient pu le laisser attendre, mais il était soulagé de pouvoir m'envoyer chez son frère.

Mon père marchait voûté à force de travailler courbé à l'usine de freins. La barbe grise qu'il rasait chaque matin témoignait des épreuves qu'il endurait quotidiennement sur le plan personnel, parmi lesquelles son aversion pour le national-socialisme et Hitler. Bien sûr, il ne parlait jamais de ces choses-là ; il ne faisait que quelques allusions à ses convictions politiques avec ma mère et moi. Son malheur le rongait, ruinait son appétit et le poussait à fumer et à boire trop, alors qu'il s'agissait de luxes difficiles à se procurer. Il approchait de la fin de l'âge auquel on enrôlait les hommes dans la Wehrmacht, mais une blessure à la jambe, reçue dans sa jeunesse, l'aurait de toute façon fait réformer. D'après les conversations que j'avais eues avec lui, je savais qu'il avait peu d'admiration pour les nazis. Lisa, ma mère, avait plus de sympathie pour le Parti, même si ni elle ni mon père n'en étaient membres. Comme la plupart

des Allemands, elle détestait ce qui était arrivé à son pays pendant la Première Guerre mondiale. Elle avait souvent répété à mon père : « Au moins, les gens ont du travail et assez de nourriture pour vivre maintenant. » Ma mère gagnait un peu d'argent supplémentaire grâce à des ouvrages de couture et, comme ses doigts étaient agiles, elle effectuait aussi des travaux à la pièce pour un bijoutier. Et elle m'avait appris à coudre. Si nous réussissions à vivre confortablement, nous n'étions en aucun cas fortunés. Nous n'avions jamais manqué de nourriture jusqu'à ce que le rationnement commence.

Ma mère et mon père ne faisaient pas étalage de leurs opinions politiques. Pas de banderoles, pas de drapeaux nazis accrochés à la façade de notre immeuble. Frau Horst avait suspendu une croix gammée à sa fenêtre, mais elle était petite et peu visible de la rue. Je n'étais pas devenue membre du Parti, ce qui consternait vaguement ma mère. Elle pensait que mon adhésion au Parti nazi pourrait être une bonne chose, car elle m'aiderait sans doute à trouver du travail. Je n'avais pas beaucoup repensé au Parti après avoir quitté la Ligue des jeunes filles allemandes et le Service du travail du Reich, deux organisations dont j'avais été membre sans y faire grand-chose. Et comme je ne savais pas ce que signifiait une affiliation au Parti, je ne ressentais pas le besoin de prêter allégeance. La guerre nous tournait autour. Nous nous battions pour le bien sur le chemin de la victoire. Ma naïveté masquait mon besoin de savoir.

Je continuai à feuilleter le livre jusqu'à ce que le train ralentisse.

Le SS de la gare apparut derrière mon épaule droite. Il tenait un pistolet dans sa main gauche. Il se dirigea

d'un pas vif vers le couple devant moi et en braqua le canon sur la tempe du jeune homme qui fumait une cigarette. La femme regarda derrière elle, vers moi, les yeux emplis de terreur. Elle paraissait prête à s'enfuir, mais nulle échappatoire ne s'offrait à elle, car soudain, des policiers armés surgirent dans l'embrasure des portes, aux deux extrémités du wagon. Le SS éloigna son pistolet de la tête de l'homme et fit signe au couple de se lever. La femme se saisit de son manteau sombre et enroula une écharpe noire autour de son cou. L'officier les escorta jusqu'à l'arrière du wagon. Je n'osais pas regarder ce qui se passait.

Au bout de quelques minutes, je jetai un coup d'œil par la vitre à ma gauche. Le train s'était arrêté au milieu d'un champ. Une voiture de tourisme noire couverte de boue, dont les pots d'échappement chromés crachaient des nuages de fumée, était stationnée sur un chemin de terre à côté des rails. Le SS poussa l'homme et la femme à l'arrière de la voiture, puis monta à leur suite, son pistolet dégainé. Le policier grimpa à l'avant avec le conducteur. Dès que les portières se furent refermées, la voiture décrivit un grand cercle dans le champ, traçant un sillon boueux dans l'herbe, puis repartit vers Berlin.

Je fermai les yeux : quels méfaits ce couple avait-il bien pu commettre pour être ainsi arraché du train ? S'agissait-il d'espions alliés ? De Juifs qui tentaient de quitter l'Allemagne ? Mon père nous avait parlé une fois – une seule – à table des problèmes que les Juifs rencontraient à Berlin. Ma mère avait ironisé, qualifiant ses propos de « racontars sans fondement ». Il avait répliqué qu'un de ses collègues de travail avait vu des « *Juden* » peints sur plusieurs immeubles du quartier

juif. L'homme s'était senti mal à l'aise du fait de sa seule présence à cet endroit, qui relevait en plus d'un accident de sa part. Des croix gammées étaient peintes à la chaux sur les fenêtres. Des panneaux mettaient en garde contre tout commerce avec les marchands juifs.

J'avais pensé qu'il valait mieux garder mes pensées pour moi et ne pas enflammer une discussion politique entre mes parents. Je me sentais triste pour les Juifs, mais personne parmi mes connaissances ne les aimait particulièrement et le Reich les pointait toujours du doigt. Comme beaucoup de mes compatriotes à l'époque, je fermais les yeux. Ce que mon père avait rapporté n'était peut-être qu'une rumeur. Je lui faisais confiance, cependant je ne savais presque rien, seulement ce qu'on entendait à la radio.

Je cherchai à revoir la berline noire, mais la voiture avait disparu. Je n'avais aucune idée du crime reproché à ce couple, toutefois l'image des yeux terrifiés de la femme s'était gravée en traits de feu dans ma mémoire. Ma lecture m'offrit peu de réconfort pendant la suite de mon voyage. L'incident m'avait troublée. Je me demandais qui serait le prochain et quand tout cela finirait.